



COUP
de
CŒUR

SARAH MACLEAN

Belle de nuit

LES DIABOLIQUES

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Sarah MacLean

Après avoir obtenu un diplôme de lettres et travaillé dans une agence littéraire, elle décide de se lancer dans l'écriture. Elle est auteure de romances, ainsi que de livres pour jeunes adultes devenus des best-sellers. Son talent lui a permis d'être classée à de nombreuses reprises sur la liste des meilleures ventes de *USA Today* et du *New York Times*.

Belle de nuit

Aux Éditions J'ai lu

LE CERCLE DES CANAILLES

- 1 – Le flambeur
N° 10420
- 2 – La curiosité est un vilain défaut
N° 10703
- 3 – Le paria
N° 10873
- 4 – Discretion assurée
N° 11197

LA FAMILLE ST. JOHN

- 1 – L'amour en 9 défis
N° 11540
- 2 – L'amour en 10 leçons
N° 11543
- 3 – L'amour en 11 scandales
N° 11566

LES SŒURS TALBOT

- 1 – L'inoubliable voyage de Sophie
N° 12065
- 2 – Le colosse venu d'Écosse
N° 12202
- 3 – Le retour de Seraphina
N° 12334

LES MAUVAIS GARÇONS

- 1 – Par une nuit sans lune
N° 12954
- 2 – L'amazone aux yeux verts
N° 13037
- 3 – La reine de la nuit
N° 13170

SARAH
MACLEAN

LES DIABOLIQUES - 1

Belle de nuit

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicole Hibert*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
BOMBSHELL

Éditeur original
Avon Books,
an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Sarah Trabucchi, 2021

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

*J'allais mettre un point final à ce roman
lorsque ma fille âgée de sept ans m'a dit
que je devrais le dédier « aux gens
qui nous aident pendant la pandémie ».
Voilà ce que j'appelle une bonne idée.*

*Aux travailleurs en première ligne,
soignants, enseignants, agriculteurs
et commerçants, transporteurs et livreurs,
et tous ceux qui nous permettent
de rester en bonne santé, merci.*

Sesily

Vauxhall Gardens
Octobre 1836

Sesily Talbot comprit que quelqu'un se jouait d'elle lorsque la femme montée sur des échasses l'arrêta.

Elle aurait dû s'en rendre compte à l'instant où elle était descendue du bateau et avait franchi les grilles des Vauxhall Gardens, quand un danseur, costumé en paon aux plumes éclatantes déployées en un éventail aussi large qu'une maison, l'avait rattrapée alors qu'elle s'écartait de l'allée et poussée vers le parquet de danse.

— Vous alliez vous égarer, madame, lui avait murmuré le bel oiseau en l'entraînant dans une gigue endiablée.

Sesily, qui n'était pas du genre à refuser une invitation à danser, avait gaiement suivi son nouvel ami à plumes. À la fin de la danse, hors d'haleine et en nage malgré la fraîcheur de cette nuit d'octobre, elle s'était esquivée, cherchant un endroit plus tranquille où abriter sa solitude et ses secrets.

À peine s'était-elle enfoncée dans l'obscurité qu'une cracheuse de feu lui avait barré le chemin qui serpentait sous un lacs de cordes sur lesquelles glissaient des funambules. Ses yeux bleus pétillant dans son visage grîmé de blanc, tel un masque de clown, elle avait

approché une torche de sa bouche et enflammé l'encre de la nuit.

Sesily avait poussé les « oh » et les « ah » de rigueur, puis la fille lui avait pris la main en susurrant : « Vous alliez vous égarer, madame » et l'avait ramenée vers la lumière.

Sesily aurait alors dû se rendre compte qu'elle n'était qu'un pion.

Non, pas un simple pion. Une reine. Que l'on faisait cependant avancer d'une case à l'autre sur l'échiquier.

Elle ne l'avait pas compris. Plus tard, elle s'étonnerait de ce manque de clairvoyance, rare chez elle qui se targuait d'être perspicace et de mener son monde à la baguette.

Durant l'heure qui suivit, ce fut pourtant elle, Sesily Talbot, qu'on mena par le bout du nez.

Elle qui se laissa endormir par une diseuse de bonne aventure, amuser par un couple de mimes et par un spectacle grivois de marionnettes.

Chaque fois qu'elle tentait de trouver le chemin buissonnier qui la conduirait dans les entrailles du parc où se déroulait le genre de divertissement qui donnait matière à ragots et lui permettait de ne plus penser au vide qui emplissait son cœur, quelqu'un l'interceptait et l'obligeait à renoncer à des aventures plus palpitantes.

Des aventures en accord avec sa réputation : Sesily Talbot, la plantureuse beauté, l'héritière libre comme l'air, l'imprudente qu'à Londres on surnommait Sexily quand on croyait qu'elle n'entendait pas (comme si les plaisirs de la chair étaient répréhensibles !).

Sesily, âgée de vingt-huit ans, était la deuxième fille – la seule encore célibataire – de Jack Talbot. Enfant illégitime, propriétaire d'une mine de charbon, celui-ci s'était extirpé de sa condition en gagnant un titre de noblesse lors d'une partie de cartes avec le prince régent. Comme si cela ne suffisait pas, le nouveau et richissime comte de Wight avait entrepris de causer des ravages dans l'aristocratie, avec la contribution de sa flamboyante

épouse et de ses cinq redoutables filles, surnommées les Charbonnières car nées dans la poussière de charbon, et qui avaient scandalisé la bonne société avant, pour quatre d'entre elles, de faire des mariages enviables – Seraphina, Sophie, Seleste et Seline étaient devenues respectivement duchesse, marquise, comtesse et épouse du plus riche éleveur de chevaux de Grande-Bretagne.

La plus dangereuse des cinq filles Talbot était indiscutablement Sesily, qui, depuis dix ans, piétinait allègrement les traditions et les bienséances. Les petits jeux auxquels se livraient les aristocrates l'ennuyaient, et elle se moquait bien de ses prétendues rivales qui la foudroyaient du regard dans les salles de bal. Elle avait d'autres objectifs.

Sesily l'insoumise.

Elle était riche, titrée, et elle faisait la fête, sans se soucier de l'opinion d'autrui, refusant de se laisser domestiquer.

Sesily la scandaleuse.

Les critiques ne l'atteignaient pas, ni le mépris, ni la réprobation. La haute société n'avait donc pas d'autre choix que de la tolérer.

Sesily qui s'ennuyait.

Quoique... Non, pas ce soir. Elle était venue trouver ici de quoi s'étourdir et se libérer de ce qui la tourmentait et la poussait à se mettre en danger.

Sesily était contrariée. Furieuse.

Sesily perdait la face.

De la pire des manières : à cause d'un homme. Un homme grand et large d'épaules, aux yeux verts, qui se promenait en bras de chemise et gilet. Un individu mal dégrossi, qui avait l'allure d'un Américain et détonnait dans Mayfair.

Le seul homme qu'elle eût jamais voulu et ne pourrait jamais avoir.

Tant pis pour Sexily.

Pas question cependant de laisser deviner sa déconvenue. Ça aurait été indigne d'elle.

Sesily Talbot s'était donc ressaisie, s'était fardée et avait mis le cap sur les Vauxhall Gardens.

Si elle n'avait pas remâché intérieurement son dépit, elle aurait remarqué qu'elle était épiée et manœuvrée avant même que la femme montée sur des échasses émerge de sous les grands arbres qui bordaient le chemin conduisant au secteur le plus reclus du parc. Le Chemin Noir.

Depuis dix ans que Sesily fréquentait les Vauxhall Gardens, elle n'avait pas sa pareille pour échapper à la surveillance d'un parent, d'un chaperon, d'une sœur ou d'une amie, et se précipiter sur ce chemin de plus en plus sombre qui, loin des feux d'artifice, des numéros de cirque et autres, menait le flâneur vers des attractions beaucoup moins convenables et même sordides aux yeux de certains.

Durant ces dix années, elle n'avait jamais rencontré de saltimbanques sur ce chemin, alors que minuit allait sonner, qu'on était dans la dernière semaine de la saison et que les baladins auraient dû s'affairer à divertir les visiteurs toujours nombreux.

Pourtant, ce soir, elle avait croisé un danseur, une cracheuse de feu, et maintenant cette femme montée sur des échasses, coiffée d'une énorme perruque, lourdement fardée et souriant d'un air ravi.

— Vous alliez vous égarer, madame !

Ce fut à ce moment-là que Sesily comprit.

Elle s'arrêta, renversant la tête en arrière pour étudier la femme affublée d'une somptueuse et gigantesque robe.

— Ce soir, je suis condamnée à m'égarer, n'est-ce pas ?

Un grand rire s'éleva dans l'obscurité, porté par le vent d'automne, ponctué par les détonations d'un feu d'artifice ailleurs dans le parc, par les exclamations émerveillées des spectateurs et par les gerbes d'étincelles dans le ciel nocturne.

— À moins qu'il n'y ait un autre chemin pour moi ? ajouta Sesily.

Un sourire entendu aux lèvres, la femme aux échasses pivota. Sesily allait la suivre, bien sûr – elle avait soudain la sensation d’être une flèche décochée par un arc invisible et qui filait vers une cible mystérieuse qu’elle n’avait pas choisie.

Et même si la colère, le dépit et cet autre sentiment qu’elle niait éprouver la taraudaient encore, elle se surprit à sourire.

Elle ne s’ennuyait plus du tout.

Elle suivit donc la géante sous les arbres, vers une lumière qui tremblotait au loin et devint de plus en plus vive à mesure qu’elles approchaient d’une clairière où Sesily ne s’était jamais aventurée.

Là, sur une petite estrade, se tenait une magicienne visiblement talentueuse, à en juger par la fascination du public groupé autour d’elle et qui, oubliant les bouquets d’étoiles déployés dans le ciel, la regardait faire léviter un chien.

L’illusionniste lança un coup d’œil à la géante puis à Sesily, et acheva son numéro. Quand le chien fut de nouveau sur ses pattes, elle le récompensa d’un morceau de viande séchée et lui ordonna d’un geste de se coucher.

Des applaudissements enthousiastes retentirent lorsqu’elle salua avec grâce. Les spectateurs se dispersèrent, pressés de trouver un autre spectacle et de profiter des dernières heures de plaisir avant la fermeture annuelle du parc.

Bientôt, Sesily fut seule dans la clairière avec la magicienne et son chien. La géante avait disparu.

— Milady, dit l’illusionniste avec un fort accent italien.

Elle savait donc qui était Sesily. Elle l’attendait, comme tous les autres l’avaient attendue.

— Soyez la bienvenue, ajouta-t-elle.

— Si je ne m’abuse, vous m’avez tenue à distance jusqu’à ce que vous ayez du temps à me consacrer.

— Jusqu'à ce que nous puissions vous consacrer tout le temps que vous méritez.

Plongeant dans une révérence extravagante, la magicienne saisit sur le sol un coffret doré qu'elle posa sur la table, au centre de la scène.

En souriant, Sesily montra le chien couché aux pieds de sa maîtresse.

— Votre numéro m'a impressionnée. Je suppose que vous ne comptez pas m'expliquer comment vous vous y prenez ?

À la lueur des lanternes, les yeux de la magicienne pétillèrent.

— C'est de la magie, milady.

Elle était plus jeune que Sesily ne l'avait cru. La capuche noire qu'elle portait dissimulait un ravissant visage qui devait faire tourner bien des têtes. Sesily admira la beauté de ses traits, elle qui se targuait de faire aussi tourner les têtes – hormis celle qu'elle aurait voulu faire tourner et qui, à cette heure, était sur un bateau en partance pour Boston.

Elle chassa fermement cette pensée.

— Vous avez fasciné vos spectateurs.

— C'est mon métier, rétorqua l'illusionniste en ouvrant le coffret de ses doigts chargés de bagues en argent. Je vous montre un autre tour ?

— Bien sûr.

Sesily gratifia son interlocutrice d'un sourire éclatant, le cœur soudain serré. Plus tôt dans la journée, elle s'était sentie au bord du précipice, dans l'un de ces moments, rares au cours d'une existence, où l'on sait dans sa chair qu'il y aura un avant et un après.

Sans hésiter, elle plongea les doigts dans le coffret, tâta le fond et les côtés.

— Vide, constata-t-elle.

La magicienne haussa les sourcils d'un air gentiment provocant, referma le couvercle et, sans le toucher, passa la main au-dessus. Puis elle rouvrit le coffret.

— Vous en êtes certaine ?

Intriguée, Sesily plongea derechef les doigts dans la boîte. Elle en tira une miniature dans un cadre ovale en argent. Un portrait.

— C'est moi, murmura-t-elle, stupéfaite.

La magicienne acquiesça.

— Vous savez donc qu'il vous était destiné.

Mais pourquoi ?

Comme si elle avait entendu la question, l'illusionniste passa de nouveau la main au-dessus du coffret vide, puis l'inclina vers Sesily, qui sentit les battements de son cœur s'accélérer.

Là, maintenant, tout allait changer.

Elle découvrit un bristol écru, orné dans un angle d'une clochette ouvragée dessinée à l'encre. En bas à gauche était inscrite une adresse dans Mayfair.

Retenant sa respiration, Sesily déchiffra les mots écrits au dos.

Vous alliez vous égarer, Sesily.

Suivez le bon chemin.

Venez me voir.

Duchesse

1

South Audley Street, Mayfair
Résidence londonienne de la duchesse de Trevescan
Deux ans plus tard

— Une vraie catastrophe.

Debout derrière le buffet des rafraîchissements dressé pour la réception que la duchesse de Trevescan donnait chaque année à l'automne, lady Sesily Talbot balayait du regard la salle de bal, tout en régalant la duchesse, son amie, de commentaires plus ou moins acides.

On était en 1838, et les dames de l'aristocratie avaient enfin droit aux décolletés plongeants et aux corsets baleinés dont raffolait Sesily. Hélas, la mode chargeait les robes de dentelles, de volants, de rubans aux couleurs vives et de fleurs. Un empilement de froufrous qui faisait ressembler les femmes à des pièces montées.

Sesily montra du menton une malheureuse débutante noyée dans des flots de gaze gaufrée grenadine.

— La toilette de cette pauvre petite semble avoir été taillée dans les rideaux de la chambre de ma mère. Cette mode nous vaudra d'être sévèrement jugées par l'histoire.

— Qu'est devenue l'élégance ? persifla la duchesse de Trevescan, qui se tenait près d'elle.

L'hôtesse la plus aimée de Mayfair chassa une poussière invisible de son corsage saphir d'une admirable simplicité et plissa ses lèvres fardées.

— Je ne vois qu'une explication : notre nouvelle reine méprise la gent féminine, décréta Sesily. Elle est manifestement résolue à nous enlaidir. Regarde-moi ça...

Sesily désignait un chapeau particulièrement regrettable, une chose ovale et surdimensionnée, pareille à une palourde agrémentée de ruchés de dentelle et de plumes roses, enserrant le visage d'une jeune femme au demeurant charmante.

— On dirait que cette pauvre petite est en train de naître. Elle est coiffée d'une vulve.

La duchesse s'étrangla avec son champagne et toussa.

— Bonté divine, Sesily !

Sesily écarquilla des yeux innocents.

— Ose prétendre que ce n'est pas vrai. Ah, tu ne dis rien. J'enverrai à cette pauvre petite une création de ma modiste qui l'embellira. Et une invitation à brûler cette horreur.

— Sa mère ne te laissera jamais l'approcher, ironisa la duchesse.

Ce n'était pas faux. Les mères de la haute société n'avaient jamais apprécié Sesily, et pas seulement parce qu'elle refusait de suivre la mode. Elle les terrifiait pour d'autres raisons, plus dérangeantes.

Certes, elle était la fille d'un mineur devenu comte et d'une femme au caractère difficile que la bonne société londonienne n'avait pas accueillis à bras ouverts, mais ce n'était pas tout. Sesily effrayait surtout les matrones du beau monde parce qu'elle était une femme de trente ans, riche et célibataire. Pire, elle n'en avait pas honte. Elle ne s'était jamais cachée dans un trou de souris et ne s'était même pas réfugiée à la campagne. Au contraire, elle ne manquait pas un seul bal. Décolletée, serrée dans un corset et vêtue de soie, et sans ces affreux chapeaux conçus pour les débutantes ou les vieilles filles.

Voilà ce qui faisait d'elle la plus dangereuse des redoutables filles du comte de Wight.

Quelle ironie, tout de même ! La reine Victoria venait de monter sur le trône, à quelques encablures de Mayfair, et la bonne société redoutait les femmes qui ne se laissaient pas remiser dans un placard quand elles prenaient de l'âge, refusaient de se marier et se moquaient des règles et des conventions de l'aristocratie.

À l'époque où Sesily et ses sœurs avaient débarqué à Londres, avec leur accent du Nord et de la poussière de charbon dans les cheveux, Sesily aurait peut-être pu avoir honte de ce qu'elle était. Mais des années à subir les regards méprisants et les remarques acerbes lui avaient appris que la réprobation de la bonne société éteignait les étoiles les plus brillantes ou les rendait encore plus éblouissantes.

Elle avait choisi.

Et c'était justement pour cela que la duchesse de Trevescan, deux ans auparavant, l'avait fait venir ici, dans sa résidence de South Audley Street.

Mariée trop jeune à un duc qui préférait vivre en ermite dans son domaine des îles Scilly, la duchesse avait refusé de se couper du monde et de gâcher sa jeunesse. Elle s'était donc installée à Londres dans l'une des demeures les plus extravagantes de la ville. Quant à ce qu'elle y faisait... ce que le duc ignorait ne risquait pas de le blesser, se plaisait-elle à dire.

Mais ce que le duc ignorait, le Tout-Londres le savait. Dès qu'un parfum de scandale flottait dans l'air, celle qu'on appelait simplement « la duchesse » alimentait les conversations.

Appâtée par la promesse d'histoires croustillantes, la fine fleur de la société se pressait à ses réceptions, dans l'espoir d'avoir le lendemain matin de quoi alimenter le moulin à ragots.

Cependant, même si le scandale les émoustillait, les mères ne toléraient pas que leurs filles côtoient celles qui le provoquaient. Sesily ne pourrait donc jamais

jeter au feu les grotesques chapeaux du bataillon de débutantes qui tournoyaient dans l'immense salle de bal.

— C'est bien dommage, dit Sesily à son amie. J'enverrai donc mon cadeau anonymement. Je serai la fée marraine de ces pauvres petites, que leurs mères m'invitent ou non à prendre le thé. Heureusement que je suis riche et oisive.

— Pas si oisive, ce soir, rétorqua doucement la duchesse.

Sesily tourna aussitôt les yeux vers l'autre côté de la salle, où une tête blonde dépassait toutes les autres. Une tête nue, qui méritait d'être livrée aux flammes.

— Combien de temps avant que le message soit remis ? demanda Sesily.

La duchesse détourna ostensiblement le regard et but une gorgée de champagne.

— Il n'y en a plus pour longtemps. Mon personnel connaît son affaire. Patience, mon amie.

Sesily opina, s'efforçant de maîtriser l'excitation qui lui faisait battre le cœur. L'aventure. La victoire. La justice.

— La patience n'est pas ma qualité première.

— Vraiment ? J'aurais cru que c'était la chasteté.

— Le vice me réussit mieux, je l'avoue, répliqua Sesily avec un sourire narquois.

— Bonsoir, duchesse. Lady Sesily...

C'était la voix douce, à peine audible de Mlle Adélaïde Frampton, la timide reine des laissées-pour-compte qu'escortaient des chuchotements apitoyés : « Le vilain petit canard n'est jamais devenu cygne. »

Ces murmures qui en auraient blessé plus d'une convenaient parfaitement à Adélaïde, car cela lui permettait de passer inaperçue. Nul ne remarquait que, même quand elle disparaissait dans la foule, rien n'échappait à ses yeux d'un brun chaud, derrière les verres épais de ses lunettes.

Nul ne remarquait qu'en s'effaçant, elle voyait tout.

— Bonsoir, Adélaïde, répondit la duchesse. Tout va bien ?

— Il fait une chaleur de four dans cette salle, n'est-ce pas ?

Sesily saisit la louche en argent plongée dans un énorme saladier en cristal plein d'une mixture orangée qu'elle remua longuement avant de trouver le courage de s'en servir un verre.

— Ce breuvage n'est pas très ragoûtant, critiqua-t-elle.

— Quand on invite des jeunes filles, il faut impérativement du ratafia, répliqua la duchesse.

— Ah... je ne suis plus une jeune fille à qui il faut du ratafia depuis...

Elle marqua une pause.

— Ma foi, je ne suis pas certaine qu'il m'en ait fallu un jour.

— À la naissance, tu tenais déjà l'alcool ?

Sesily sourit à son amie.

— Qui se ressemble s'assemble...

La duchesse poussa un soupir d'ennui.

— Il y a un laquais quelque part avec un plateau de coupes de champagne.

Le champagne coulait toujours à flots à Trevescan House, bien sûr.

— Il fait vraiment chaud, tu ne trouves pas, Sesily ? insista Adélaïde.

— Mmm... oui, marmonna Sesily, cherchant du regard la tête blonde qu'elle épiait et qui, à présent, était à proximité des portes ouvrant sur les jardins obscurs.

Tant pis pour le champagne. Le comte de Totting avait reçu le message.

Sesily versa du ratafia dans un verre. Elle allait reposer la louche quand une nouvelle venue heurta son bras. Le ratafia déborda et éclaboussa la nappe immaculée.

— Oh non ! Je suis désolée.

Imogène Loveless fouilla son réticule, en extirpa un crayon et un bout de papier qu'elle posa à côté du saladier en cristal, tandis qu'une petite boîte en forme de coquille agrémentée d'un fermoir en or tombait sur le tapis.

— Mes sels, se hâta-t-elle de préciser. Eh bien, ils n'iront pas plus loin.

Haussant les sourcils, Sesily se tourna vers la duchesse, qui observait Imogène d'un air amusé. Cette dernière sortit trois épingles à cheveux de son réticule, hésita à les poser sur la table et, en désespoir de cause, les planta dans l'échafaudage de boucles rassemblées en équilibre précaire sur son crâne. Puis, enfin, elle pêcha au fond du réticule un mouchoir qu'elle brandit triomphalement. Un mouchoir froissé et brodé – à points irréguliers et franchement de travers – d'un motif ressemblant vaguement à une cloche. Un mouchoir parfaitement assorti à sa propriétaire.

Sesily s'en saisit avec un sourire.

— Merci, Imogène.

— Cessez donc de fixer les gens, mes chères petites !

L'injonction venait d'une respectable matrone qui se tenait à l'autre bout du buffet de rafraîchissements. Elle était flanquée de deux ingénues au teint pâle, affublées de robes affreuses, et qui n'avaient apparemment jamais vu un tel fouillis dans le sac d'une dame.

Imogène les considéra tour à tour et arrêta son regard sur l'une des jeunes filles.

— Seigneur Dieu ! Ce chapeau est vraiment... impressionnant.

Adélaïde laissa échapper un imperceptible gloussement, tandis que Sesily s'absorbait dans la contemplation de son verre.

— J'aime particulièrement le...

Imogène s'interrompit, cherchant le mot juste, dessinant de la main un large ovale devant son propre visage.

— ... la décoration.

La matrone émit un reniflement offusqué.

— Lady Beaufetheringstone, s'empressa d'intervenir la duchesse en se penchant vers le saladier de ratafia. Puis-je vous servir un verre, à vous et à vos...

— Petites-filles, acheva sèchement la grand-mère. Ce serait bien aimable de votre part, Votre Grâce. Nous n'allons pas nous attarder.

S'adressant aux ingénues, elle ajouta à mi-voix – ce qui n'empêcha pas tout le monde de l'entendre :

— Je ne voudrais pas qu'on vous voie en aussi fâcheuse compagnie.

Sesily faillit rétorquer que cela donnerait un peu d'éclat à ces deux ternes demoiselles. Au lieu de quoi, elle essuya ses doigts poisseux et braqua un regard hautain sur la vieille dame, jusqu'à ce que celle-ci déguerpisse avec ses petites-filles, probablement pour se plaindre à qui lui prêterait l'oreille que des créatures infréquentables rôdaient autour du saladier de ratafia.

— Pas de remous, Sesily, chuchota la duchesse.

— Moi ? fit Sesily en battant des cils. Je viens de décider de faire mes débuts de fée marraine avec ces deux petites. Je les inviterai à prendre le thé.

— Tu ne bois pas de thé.

— Elles n'en boiront pas non plus quand j'en aurai terminé avec elles.

— Attention, Sesily Talbot, ou ce qu'on dit de toi finira par être vrai.

Mais c'était déjà vrai. Du moins en grande partie – la meilleure part pour Sesily, mais hélas la plus mauvaise aux yeux de beaucoup. Les goûts et les couleurs...

Adélaïde scrutait le tapis que balayait la jupe vert menthe d'Imogène.

— Que fait Imogène sous la table ? s'étonna-t-elle.

— Elle essaie d'échapper à la meute, soupira la duchesse, montrant d'un geste la foule des invités.

— Quoi de neuf, Adélaïde ? lança Sesily, amusée.

— Ton antichambre est bien agréable, duchesse. Elle est particulièrement propice aux confidences.

— Tant mieux, répondit la duchesse d'un ton détaché, comme si elles parlaient de la pluie et du beau temps.

— Il semblerait que le vicomte de Coleford et sa nouvelle épouse nous honorent ce soir de leur présence.

Des témoins auraient pu ne pas percevoir dans la voix d'Adélaïde une inflexion acerbe, mais celle-ci n'échappa pas à ses trois amies.

— Il est là ? demanda Sesily, surprise, à leur hôtesse.

Coleford était une brute, un despote confit dans le venin et prêt à le cracher sur plus faible que lui. Il venait de se remarier, pour la troisième fois, avec une femme de quarante ans sa cadette et la bonne société n'y trouvait rien à redire, malgré la mort mystérieuse des deux précédentes vicomtesses – la première après le décès du fils et unique héritier du vicomte, et la deuxième après deux ans d'une union stérile.

Comme beaucoup de ses pairs, Coleford avait trop longtemps abusé de son pouvoir. Voilà pourquoi il figurait sur la liste noire des quatre amies.

Ce n'était cependant pas son nom qui serait coché ce soir.

— Ennemis en vue, souffla la duchesse en gratifiant d'un sourire éblouissant un couple qui tournoyait non loin de là – le propriétaire de plusieurs gazettes très populaires à Londres et sa ravissante épouse, que Sesily croisait dans la maison de jeu la plus huppée de la ville.

Tant mieux, cela ajouterait du piquant à la pièce qui allait commencer.

— Il semblerait que le comte de Totting ait Matilda Fenwick à son bras, ajouta Adélaïde, qui remonta ses lunettes sur son nez et secoua la tête, ce qui fit tressauter ses boucles rousses. On dit qu'elle sera bientôt comtesse.

Tilly Fenwick, fille aînée d'un richissime marchand en quête d'un titre de noblesse, condamnée par

conséquent à vivre avec un homme ivre de pouvoir, qui s'amusait à détruire les femmes.

C'était justement pour cette raison que la future comtesse s'était adressée à elles.

Fouillant la salle des yeux, Sesily repéra très vite les larges épaules qu'elle épiait depuis le début de la soirée. Le comte de Totting, l'un des hommes les plus séduisants de Londres – et aussi l'un des plus abjects –, se dirigeait de sa démarche chaloupée vers les portes ouvertes sur les jardins.

Des portes qui laissaient entrer le vent froid de novembre.

— On étouffe ici, déclara Adélaïde.

Sesily soutint le regard pénétrant de son amie.

— C'est ce que j'étais en train de me dire.

Totting n'était plus très loin des portes.

Imogène émergea de sous la table en brandissant sa boîte de sels.

— Je l'ai !

— Bravo, rétorqua Sesily en lui rendant son mouchoir. Merci.

Imogène fourra le mouchoir dans son réticule dont elle récupéra le contenu, ses mains voletant au-dessus de la table. Quiconque les observait ne s'apercevrait pas que quelque chose manquait. Imogène était si désordonnée...

On ne verrait pas non plus qu'elle laissait tomber une pilule dans le verre de ratafia.

On remarquerait à peine que Sesily poussait, sur la table, le crayon et le bout de papier posés là par son excentrique amie, non sans avoir déchiffré ce qui y était griffonné.

Dans 7 minutes.

Puis 10 minutes.

— Pas plus ? articula Sesily.

Les paupières d'Imogène papillotèrent.

— Tu connais Margaret Cavendish¹ ? Elle a écrit dans un poème intitulé *Le Contrat*, je cite : « Je ferai de toi un météore temporel. » C'est tellement poétique !

Imogène n'aurait pas reconnu un poème si elle l'avait eu sous le nez.

— Je ne crois pas que Mme Cavendish faisait référence à la situation actuelle, objecta Sesily avec un brin d'irritation. Je suis censée... opérer en dix-sept minutes ? chuchota-t-elle.

— Si quelqu'un peut y arriver, c'est toi. J'ai confiance en toi.

Dix-sept minutes en tout et pour tout.

— On ne m'a effectivement jamais reproché d'être lente, ironisa-t-elle.

Ses trois amies ricanèrent tout bas.

— Un météore, tu dis ?

— Pour être honnête, répondit Imogène en récupérant le crayon et le bout de papier, je n'ai pas lu le livre jusqu'au bout. Dix minutes de lecture et je tombe raide morte.

— C'est bien regrettable, s'apitoya Sesily. Imogène... es-tu capable de mémoriser ce que tu lis, quoi que ce soit, à cette heure tardive ?

— Rien du tout ! répondit Imogène avec un sourire ravi. N'est-ce pas merveilleux ?

Sesily, Adélaïde et la duchesse échangèrent un regard. Sesily avait dix-sept minutes, mais elle serait la seule qui s'en souviendrait.

Parfait.

On murmurait dans les salons qu'Imogène était une cause perdue – quand il s'agissait des femmes, les membres de la bonne société étaient aveugles.

1. Margaret Cavendish, duchesse de Newcastle upon Tyne (1623-1673), poétesse et écrivaine. Son roman *Le Monde glorieux* est l'une des premières œuvres de science-fiction. Elle y prend la défense des droits des femmes. (N.d.T.)

Sesily jeta un coup d'œil en direction des portes. Les larges épaules avaient disparu.

— Cette chaleur m'incommode, je n'en peux plus.

Aussitôt, Adélaïde contourna le buffet des rafraîchissements, se prit les pieds dans la nappe et tomba. Imogène poussa un cri tandis que la duchesse s'exclamait : « Oh, ma pauvre mademoiselle Frampton ! », attirant ainsi, comme prévu, l'attention de tous les invités.

Ou, plus exactement... de presque tous les invités.

2

Dans la galerie qui surplombait la salle de bal, Caleb Calhoun saisit une coupe de champagne sur le plateau d'un laquais tout en observant la scène qui se déroulait en bas. Sesily escamotait son verre de ratafia posé sur la table, se faufilait vivement dans la foule et sortait dans les jardins.

Il se força à rester immobile.

Un autre homme l'aurait suivie, bien sûr. Un homme qui aurait été l'associé de la sœur aînée de Sesily, qui aurait acheté des chevaux à son beau-frère et des livres à sa sœur, qui aurait fait sauter sur ses genoux le neveu de Sesily – dont il aurait été le parrain – se serait senti moralement tenu de la suivre dans les jardins et de l'écarter du danger au-devant duquel elle courait.

Cet homme-là, ce parangon de noblesse d'âme, aurait tiré son épée pour cette dame.

Mais il n'y avait pas une once de noblesse chez Caleb Calhoun.

Oh, il avait joué la comédie, feignant de ne pas se rendre compte que son sourire éclatant, sa beauté renversante et son charme ravageur attireraient tous les regards, que sa robe de couleur vive moulait sa poitrine généreuse, sa taille de guêpe et ses hanches rondes – une silhouette à damner tous les saints.

Il avait fait semblant de ne pas la voir.

Pourtant il était là, au-dessus de la foule, et il ne voyait qu'elle. Six heures à peine après son arrivée à Londres, après plus d'un an d'absence. Durant tout ce temps, alors que l'océan Atlantique les séparait, il ne l'avait pas vue.

Mais l'océan ne l'avait pas empêché de penser à elle.

Il serra les dents et reporta son attention sur Mlle Adélaïde Frampton, qui faisait son numéro et traversait la salle de bal en claudiquant et en se plaignant de s'être tordu la cheville. Lady Imogène Loveless l'escortait en gesticulant : « Laissez-la passer, s'il vous plaît ! »

Et la fine fleur de l'aristocratie londonienne n'y voyait que du feu.

Caleb but une gorgée de champagne. Il aurait préféré quelque chose de plus fort. Il aurait aimé être ailleurs, n'importe où, en tout cas pas dans cette demeure dont on lui aurait claqué la porte au nez si la duchesse de Trevescan n'avait pas trouvé amusant d'accueillir de riches Américains dans sa résidence de Mayfair, désertée par son époux, histoire de choquer la bonne société.

Elle avait accueilli Caleb sans la moindre hésitation lorsqu'il s'était présenté sans carton d'invitation.

Âgé de trente-cinq ans, Caleb s'était sorti de la misère dans les rues de Boston et avait amassé une fortune considérable. Il se plaisait à penser qu'il devait son succès à sa faculté de se satisfaire de son sort – l'argent et le pouvoir dont il jouissait de l'autre côté de l'Atlantique lui suffisaient. À Boston, il était un roi et n'ambitionnait pas de coiffer ce genre de couronne en Angleterre.

Sa simple présence dans une demeure ducale était un coup de maître, et il était le seul à en mesurer la portée.

Cela lui donnait aussi l'occasion de ne pas remarquer Sesily Talbot. C'était plus facile qu'à l'époque où elle se penchait au-dessus du comptoir de la taverne pour se servir un verre de son bourbon préféré.

Elle ne le faisait plus.

On lui avait dit qu'elle ne fréquentait quasiment plus la taverne.

Son sort ne le concernait pas. Elle était adulte et capable de prendre soin d'elle-même.

Marmonnant un juron, il tourna de nouveau les yeux vers les portes vitrées ouvertes sur les jardins obscurs.

Qui allait-elle retrouver ?

Il posa sa coupe vide sur le plateau d'un laquais qui passait.

Un homme assez chanceux pour avoir rendez-vous avec Sesily Talbot ne resterait pas un gentleman.

Mais Caleb était sûr d'une chose au sujet de Sesily Talbot, qu'il connaissait depuis deux ans et que les mauvaises langues surnommaient Sexily, derrière leurs éventails ou autour des tables de jeu : elle savait se défendre. Elle était consciente de son pouvoir et l'exerçait habilement sur les hommes comme sur les femmes. Il ne l'avait jamais vue tomber dans un piège évitable. Il ne l'avait jamais vue perdre.

Elle n'avait certes jamais trouvé d'adversaire à la hauteur.

Lui, en revanche, pourrait lui tenir la dragée haute.

Il ne le ferait pas, mais il le pourrait.

Il se dirigea néanmoins vers l'escalier, observant les invités massés dans la salle de bal – il en reconnaissait certains, qui raffolaient du bourbon de contrebande, et d'autres qui ne détestaient pas faire le coup de poing.

Dieu qu'il haïssait Londres ! Cette ville lui collait aux semelles, lourde de tout son passé, de ses fautes et de la menace que la vérité éclate au grand jour s'il restait trop longtemps.

Une menace que Sesily Talbot, le fruit défendu, rendait encore plus redoutable.

Quelques minutes plus tard, Caleb était dehors. Il frissonna – le vent de novembre transperçait sa redingote.

Elle n'avait pas de manteau, pas même de châle ; elle était décolletée et allait prendre froid.

Secouant la tête pour chasser l'image de son décolleté, il descendit les marches de la terrasse et s'avança dans les jardins. Il tendait l'oreille, mais le vent étouffait tous les bruits. Il devait se fier à son instinct et à ce qu'il savait de Sesily Talbot s'il voulait la trouver.

Ce ne serait pas trop difficile, ce qu'il savait d'elle l'avait obsédé durant les deux dernières années.

Elle était à coup sûr dans le labyrinthe végétal.

Or pourquoi une femme comme elle allait-elle se perdre dans un labyrinthe par une froide nuit de novembre ? Parce qu'elle était avec quelqu'un qui la réchauffait.

Il serra les dents, se morigéna – les rendez-vous nocturnes de Sesily ne le regardaient pas... ni lui ni personne d'autre, d'ailleurs. Au fil des ans, ses exploits, ainsi que ceux de ses sœurs, avaient engraisé les journaux à scandale et fait d'elle un objet de mépris, mais aussi, en privé du moins, d'admiration. Certains lui fermaient leur porte, d'autres étaient enchantés de l'accueillir.

On guettait Sexily, où qu'elle aille.

« Même dans le labyrinthe de Trevescan House », songea-t-il, irrité. Il n'avait pourtant aucune envie de découvrir Sesily dans les bras de son dernier amant.

Il n'avait aucune envie de l'écouter gémir ni de voir le sang colorer sa peau quand elle jouissait.

Il se moquait éperdument de savoir avec qui elle avait rendez-vous et ce qu'elle faisait dans ce dédale. À vrai dire, il aurait mieux fait de tourner les talons.

Il passa sous l'arche de verdure.

Sur sa gauche, au bout d'un chemin obscur, brillait la lumière d'une torche. Caleb détecta soudain un mouvement.

Sesily émergeait de l'ombre et marchait dans sa direction d'un pas pressé.

Elle ne le remarqua pas tout de suite, occupée à rajuster les plis de sa jupe. Elle jeta quelque chose dans la haie – le verre de ratafia, s'il ne se trompait pas.